

Dominique Meens

Aujourd'hui ou jamais



Aujourd'hui ou jamais

DU MÊME AUTEUR

ORNITHOLOGIE DU PROMENEUR

Vol. 1, *Ornithologie du promeneur*, Allia, 1995

Vol. 2, *Eux, et nous*, Allia, 1996

Vol. 3, *Poursuivons*, Allia, 1998

Vol. 4, *L'Aigle abolie*, P.O.L, 2005

AUJOURD'HUI...

Aujourd'hui je dors, P.O.L, 2003

Aujourd'hui demain, P.O.L, 2007

À paraître « dans la suite des âges » :

Aujourd'hui rougie

L'Hirondelle, L'Act Mem, 2009.

Vues d'Anvers, de Jan de Weck, L'Act Mem, fonds Comp'act, 2005

Hors-sol, avec Jacques Demarcq et Julie Poupé, L'Act Mem, fonds
Comp'Act, 2004

Le Premier Monde est une cage pleine d'oiseaux, cipM – Farrago,
2003

Une conversation américaine, dans *Le Christ et la femme adultère*,
Desclée De Brouwer, 2001

Toucan, Messidor, 1990

La Noue dérivée, Folies d'encre, 1989

Dominique Meens

Aujourd'hui ou jamais

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-327-2
www.pol-editeur.fr

VICISSITUDES

Aujourd'hui voudrait ou jadis mais s'impose ou jamais. Comme *Aujourd'hui je dors, Aujourd'hui demain, Aujourd'hui ou jamais* n'est pas un titre. C'est un ordre que je me donne. L'émoi passe à l'acte : il écrit pour entendre ce que ça dit. Aujourd'hui je dors déclarait l'Internationale disparatiste et son École de Puerto López. On sait où elles l'ont mené, au peu d'échec. Connaissez-vous cet endroit ? Je ne suis pas skeucé mais vous me comprenez, n'est-ce pas ? Vous êtes charmants, toujours à me comprendre. Aujourd'hui demain reprenait au cyclope qui ne dort que d'un œil et finissait sur un tombeau comme on tombe sur l'os, poussière et désolation avec une belle fille à voir. Aujourd'hui donc insiste, rébellion maintenue, refus réitéré, désir enduré de l'autre disparate qui décroche et s'évanouit presque. Un vertige ? Le coup du meunier de Swift ? Le laissé tombé du K. d'la jeune homosexuelle ? Une bonne suée voilà tout. Aujourd'hui abandonne ses consonnes où jadis... Aujourd'hui reprend la phrase toute faite, aujourd'hui reprend à l'amour comme on y aspire, la gueule très ouverte et les yeux chavirés, des anges au-dessus pour la cueillir s'il expirait, aujourd'hui où j'âmais, aujourd'hui ou jlajamai, écrivons-nous

comme nous l'entendons pour l'instant, pour un début, incipit, on ne peut tout savoir au premier mot, va falloir que vous vous y mettiez, que vous en remettiez une louche, la langue tendue pour une fois plutôt que pendue. Les ébahissements, vous les trouvez ailleurs que chez moi, ailleurs qu'à la Croix, orée de Bercé – tenez, au prochain carrefour.

Mes partis pris se métamorphosent sans cesse, s'épanouissent, insistants, avant de s'épuiser ou de s'effondrer brutalement. Leurs représentations naissent les unes des autres, se divisent en de multiples ramifications, ou au contraire s'agglutinent entre elles. Chaque expression invente sa nécessité dans son rapport au tout quand l'intuition formelle a trouvé sa source dans l'énergie du morceau. Ces principes de variation et dissolution poussés de sorte à préciser leur nature disparatiste, je refuse de m'en tenir aux fables et de me guider aux leitmotiv. Vous accepterez que chaque paragraphe, voire chaque mot, soit à équidistance d'un centre, évidemment vide. Car j'abandonne, je renonce, aujourd'hui ou jamais. L'expression se heurte à la littérature qui l'amortit puis l'absorbe. Si l'impulsion est assez énergique et si l'énergie ne s'épuise pas à lutter contre l'absorption, le but et sa ligne de tension demeurent, une sortie du domaine de l'épuisement peut être tentée. Mais la trace est si vite perdue que la littérature l'efface; seule l'expression résolue parvient à s'expulser d'elle-même, laissant des fulgurations très toxiques : celles-là ne disparaîtront pas, pourront être retrouvées. Donner ici des exemples serait une façon démoniaque de revenir à la littérature. Certaines expressions ont un potentiel si maigrichon, si malingre, si

englué déjà dans un empêchement qui n'est pas littéraire, qu'elles retombent dans l'inertie; la littérature alors les maternelle et les maintient dans son domaine où l'illusion les abandonne à leur chute dès lors invisible. Un exemple ne serait pas ici moins dangereux. Je crois avoir deviné. J'apprends, je suis tenté d'apprendre. Je veux savoir. Je ne m'aime pas, je désire savoir ce que je me soupçonne connaître. Après qu'il eut écouté les chansons que j'avais tirées de *vi vre et mou rir* et *peinture dépeinte*, Gil J Wolman me dit avec un sourire incisif qu'on n'en saurait plus tirer de ses *inhumations*. Le geste, si émerveillé que j'avais été, abusait de pédagogie littéraire; c'était insulter la mémoire d'un trajet qui séparait la parole, interrompait l'absorbée et laissait l'autre au vide, ainsi libérée, scintillant un dernier filament de bave nommé – ce qui permet la représentation – *joseph* (le J de Gil J Wolman). Voilà, si je ne m'abuse, une sortie par le haut. On n'en sort pas par le bas. Les pleurs et les grincements de dents sont maintenus au secret de la littérature. Eux n'ont que ce qu'ils méritent et demandent; elle y trouve son intérêt, c'est une loyauté qu'elle leur doit jusqu'à l'obscénité. Qu'on trouve partout.

Intermède

1 – Trop d'ombre. La chose est claire un court moment, qui éclaire de n'y être plus. On quitte ce retour tout déboussolé, on se retrouve sans que la crainte y soit pour rien, plombé, la

phrase dans le miroir du fond ou sans phrase aucune, silencieux, moite. La peur de l'autre a travaillé en silence.

J'ai produit mes détours fictionnels, je suis allé jusqu'à les conseiller à certains. Dois-je insister sur le fait que c'est une position intenable pour qui conviendrait que ça urge ailleurs que dans la pullulation du faux. La fiction n'est qu'un détour. Faire un détour n'est ni se détourner avec le nez pincé de qui cherche un dieu ni s'installer comme font les chiens qui s'arrondissent avant de s'accroupir et de loger leur *niche marketing*. La fiction est un bord que le promeneur détoure. J'ai pu croire résister, refuser. Je piétinais la trace de l'erreur qui me précédait : le refus du réel falsifiant le réel du refus. C'est une tentation que de baisser les bras, aux fins de m'épargner de la fatigue. L'autre est-il plus maître chez lui que moi ? sa fatigue est aussi grande. Ni lui ni moi ne situons précisément le champ qui entreprend d'absorber et retourner le négatif. Un discours le contraint à refuser ce que je lui propose sous des prétextes que je juge fallacieux pour être moi-même sujet d'un discours qui le nie. L'affaire est dans le sac, il y fait nuit. Je me vois retomber dans les travers que je dénonce. N'aurais-je gagné ce peu de liberté que par dédain ? Le mépris qui me revient, je voudrais le fuir : dans quinze jours je m'excuserai ! Vrai, dites-moi, je m'excuserai ? C'est alors vous autres, qui avez accepté, chacun pour votre compte, « la ronce et l'ortie »,

que je renierais. Imbécile, ne sais-je pas que suis parfaitement méprisable ? N'ai-je pas été de ceux qui ont signalé que la liberté ne se gagnait pas *dans les hauteurs* ? Je n'aime pas quand je me laisse intentionnellement distancer, fermant la marche, prétextant je ne sais quel essoufflement, de sorte à pouvoir regarder dans votre dos ce que je me suis résolu à quitter. Aujourd'hui ou jamais.

Bien des artistes n'ont pu s'engager bien loin dans la voie du succès. La société y a mis toute son énergie. Elle veut se maintenir telle quelle et dissimule sa crainte de la critique sous le masque du malentendu. Elle ne se risque pas à une reconnaissance qui romprait le silence qu'elle entretient et s'inquiète de ceux qui voudraient s'intéresser à l'expérience. Elle attend. Quoi ? Qu'il meure. Qui donc ? L'artiste ! Elle se le donne alors pour maître, que le discours de l'Université digère, et s'ouvre ainsi les domaines qu'il explorait et qu'elle s'interdisait non sans une note sensible de mépris. Certains artistes cependant refusent d'entrée ce registre glorieux. Ils s'abstiennent et dissimulent leur refus entêté sous le masque du dédain ou de l'urgence de leurs créations. Quelques-uns s'en remettent à plus commerçants qu'eux, d'autres à la postérité. Les plus intransigeants ne se risquent même pas à l'ironie, et soupçonnent ceux qui sont accidentellement applaudis. Ils attendent. Quoi ? La défaite du moment historique qui les a vus naître, ignorant la leur. Car sous la férule du capital, l'artiste empaille sa critique et maintient l'état des choses qu'il conteste non sans d'inutiles gesticulations. Ici, à la Croix, orée de Bercé, comme à

Bhavnagar, en Inde, c'est en remuant les phrases qu'on parvient au silence. Je me suis tu longuement pendant mon adolescence. Je peux espérer me taire bientôt en connaissance de cause. Je serai passé d'un *comment parler ?* à un *à qui parler ?* puis au *comment se taire ?* Utopie d'un monde enfin silencieux ? Queue d'alle. La littérature arase. La mise au pas de la littérature est le barbant. Le discours barbant est aujourd'hui ou jamais gouverné par le poncif des années soixante-dix dégradé. Toutes ses apparences renvoient à des auteurs qui n'auraient pas cru leur Méphisto s'il les avait prévenus qu'on se servirait d'eux pour mettre au pas les générations qui suivraient. Donc, la litanie de Kant à Heidegger par la chose même ; Blanchot et son désastre ; Genette et ses minuties d'univers à terre ; j'en passe parce que je ne l'écoute pas attentivement. Ce discours n'hésite pas à vendre la mèche dès que possible en offrant la preuve qu'il cause comme tous, emporté par la cadence du « mettons que je n'ai rien dit ». Bref, des habitudes postmodernes qu'il n'a pas eu beaucoup de difficultés à retourner, retournant toujours le même champ selon les mêmes sillons avec l'illusion jouée de la découverte. Les M'essuie-glaces qui s'y collent profitent de l'inculture qui se généralise pour assurer leurs inventions. Où je crois se vérifie que la littérature, ou du moins la production de livres distingués, vient bien après, quoique se prétendant d'avant-garde, justifier (voyez ce beau terme typographique) l'aplanissement (topographique) contrôlé par d'autres puissances. La littérature dalle.

Les pamphlets, par exemple, sont écrits aujourd'hui par les journalistes eux-mêmes. Serait-ce un des caractères de la

mise au pas contemporaine qu'elle soit dévoilée par ceux qui la signifient ? Diderot n'était pas journaliste. Il faudrait les lire pour vérifier la manœuvre qui les oriente dans le sens du vent. Mais je devine cette chanson sans avoir à l'écouter : un temps de retard dénonce des méthodes datées et déjà remplacées. Autre rouleau à pâtisserie, l'aria connue de l'Homme et de ses qualités, le bel canto d'une morale dont personne n'aurait fait généalogie. Ainsi l'Homme est-il méchant : libérez votre esclave, il battra le sien dans les quinze jours, ah ! Où le poète mire ses pulsions jusqu'à la falsification, voir le faux pas connu de Bataille et de son supplicié, renouvelé tant de fois depuis. C'est qu'il fait bon mimer la victime et le bourreau *en lo indolente por excelencia, o, mejor, por bajesa* – dans l'indolent par excellence, ou, mieux, par bassesse, écrit Felipe Núñez – : au pied de la lettre. Que dis-je ? Que c'est en de rares extrémités que la littérature – j'entends ici la part poétique et fictionnelle de l'écrit – déconne, détonne, jusqu'à foutre la pagaille dans la cadence commune. La littérature sert et veut servir. Un Platon qui ne le voyait pas, il faut dire qu'il avait le nez dessus !, est moins malin qu'un saint Augustin. Bon, d'accord, va pour la lettre VII ! Que dis-je ? Que les dernières ressources critiques, au début du siècle dernier, ont réussi le seul coup qui leur était permis, savoir la dissolution des dernières illusions qui auraient voulu suivre la bannière du Beau. Que depuis, chaque tentative d'inscription d'un récit qui médise la réalité en mi-disant sa vérité est refusé, jusque par les promoteurs des avant-gardes prétendues. Qu'enfin livré libéralement à lui-même, le marché

fait adopter le pas de l'oie cancanieuse à la moindre tentative d'écriture qui souhaite un tant soit peu d'écho. Pamphlets compris, comme j'ai dit. Aussi n'y a-t-il pas lieu de nous demander en quoi nos littérateurs seraient comme nos régiments de sociologues, d'économistes et de médecins, mis au pas. Les rares qui s'y refusent, vous les trouverez aux frontières dont vous ne vous étonnerez plus qu'elles disparaissent, ici, et se garnissent de béton ou de barbelé électrifié, là.

Et si ? Et s'il était vrai que l'amour ait été barré par la forme capitaliste de la domination, s'il était vrai que le discours du capitaliste ait cloué le bec aux inventions amoureuses ? Et si l'amour ne pouvait plus être que l'expression passagère d'une situation essentiellement bouleversante – je crains d'avoir voulu dire : révolutionnaire – ? Si ni l'un ni l'autre n'étaient pour rien, si seulement leur corps et ses dispositions malencontreuses à parler se faisaient happer par la situation qui veut en finir, savoir s'abstraire définitivement, apparaître et simultanément s'évanouir ? Et si toi et moi nous étions aimés, saisis par la fête, la possibilité d'une fête, l'indication d'une voie vers la fête, remués, devenus par une fête en puissance, par une puissance festive que d'autres auront pu se donner comme dieu ? Si la fête s'était aimée entre nous, tu l'as su quand, sans plus de témoins, eux-mêmes amoureux, nous ne nous sommes plus reconnus, et, sans courage, avons désespéré, embrassés, de la fête, qui se reconnaissait entre eux comme entre nous, écrasée par le discours qui l'empêche. Resterait-il à prou-

ver que le capital a réduit l'amour à quia ? Resterait-il à se régler sur un amour socialiste ! à se ridiculiser ?

Je suis sans réponse.

Aujourd'hui ou jamais prétend écrire un livre illisible. Un roman qui s'exclut de tout romanesque ne saurait être lu par le type qui veut s'emplir le ventre de papier mâché. Le type qui s'engorge de singularité et entraîne avec lui à coups de citations polies tous les applaudissements philosophiques du temps ne saurait lire l'essai qui se contrefiche de leurs sinuosités distinguées. Voilà l'élite et le populo démenagés ! Aurais-je écrit pour la moyenne ? *No medio de mediar*, invente l'un, *pas moyen de moyenner*, répond l'autre. Quel poète nous lirait, soucieux qu'ils demeurent, quoi qu'ils en disent, de littérature, tous, et voudraient me faire accroire qu'ils s'en détachent, ensuite, quoi qu'ils en aient dit, d'un haussement d'épaules ? Qui me lira me supposera le savoir qu'il n'a pas de ce qu'il sait, et vérifiant l'illisibilité de mon livre s'y tiendra, s'inventera pour lui-même à son tour les raisons qui m'ont permis de l'écrire.

Je ne fais pas qu'un.

Pour avoir reçu quelques raclées dans ma jeunesse, une forme n'a pas manqué d'apparaître puis de se déplier. Je me souviens d'un

« ... co
rrections »

déposé je ne sais où. Vérifié, ici : (), dans l'*Ornithologie du promeneur*, un poème assez ancien puisque je l'écrivais au bureau que l'administration m'avait proposé sans pour

autant me demander quoi que ce soit ; ces parenthèses donc, tenant pour les martinets que je contemplais à longueur de journée. Une femme qui m'avait connu jeune m'assura avoir mis un bon bout de temps avant de comprendre que le mot transparent qu'elles isolaient, *martinet*, n'était pas sans évoquer la ceinture qui m'avait marqué les cuisses. La thèse parentale, partagée depuis un bail par toute une culture, s'y exprimait avec tant de vigueur que personne n'y a rien vu. « Corriger » s'est bientôt masqué sous le détournement dont un mode d'emploi m'était tombé sous la main, confirmant tout le bien que je pensais d'un baryton basse en mal d'horreurs. Ce mot-là, « détourner », ayant perdu toute sa saveur, le moindre pisse-copie à la copie-colle s'en protégeant, « corriger » s'est exprimé sans plus de détour. « Corriger » peut s'entendre sous des tempos divers qui vont de la correction la plus brutale, à grands coups de grosse caisse binaires, au corrigé, déploiement de rythmes complexes et discrets. Quelques pèlerins venus de contrées lointaines m'interroger comme ils font tous, déchaussés mais prompts à l'insulte, je demeurais silencieux deux ou trois jours. Avais-je noté, me demandaient-ils, l'air de fantômes mémerisés des multitudes, l'argument cadencé de la servitude volontaire, les rôles distribués du jeu de sept familles de l'espèce, l'appel à la déroute des dix mille gorges n'aspirant qu'à leur mise au pas ? Dans la nuit, je dérobaï un de leurs rouleaux que je corrigeai avec alacrité, ayant reconnu le pinceau d'un de leurs maîtres, un confucéen des côtes orientales du pays, puis m'esquivai et rejoignis mon abri de montagne, la Croix, orée de Bercé, bien certain qu'ils ne le

découvraient pas. J'eus à me reprocher quelques éclats de rire confus quoique lucides, que des rochers indifférents éparpillaient, levant perdrix et faisans. Promener son encensoir dans les lieux mêmes où il exerce ses exécutions fait le bonheur du critique actuel. S'il désigne à la vindicte quelques méchantes têtes, il en note d'excellentes à chaque bas de page. La ville est pourrie mais ses habitants sont gens de bien. La catastrophe est certaine mais ouvriers, employés et ingénieurs de l'usine en sont d'excellents analystes. Aux yeux habitués du lecteur, noctambule ou chouette philosophique, apparaît comme chaque nuit l'imparable séparation de ce qui arrive et du moteur caché de toutes ces arrivées. Les trains entrent en gare, un bureau secret s'occupe de tout, les notés de bas de page n'en sont pas.

Intermède

VIE, GESTES ET OPINIONS, DOCTRINES ET SENTENCES DE CHARLES R***, DIT LE BRASSEUR. Comme sa famille moquait sa frugalité, jugeant prétendu son goût pour la méditation et réelles sa paresse et son idiotie, il la quitta pour s'installer plus loin, où il se fit brasseur. La bière qu'il produisait, quoique très fade, plut aux évêques, auxquels il la distribuait gratis. Les femmes, qui, en ce temps-là, écoutaient les prêtres, en conclurent qu'elle était sanctifiée : il fit fortune.

D'autres disent qu'il était issu d'une lointaine famille de laboureurs dont un des fils s'était vendu à la conscription puis était venu guerroyer dans la région avec les armées de Louis le Grand.

On situe son acmé à l'issue de la Grande Guerre. Il y connut les atrocités de la bataille de Verdun. Il fut dès sa jeunesse un sujet d'étonnement. Amoureux d'une jeune fille que ses parents lui refusaient, il l'enleva et mit les familles devant le fait accompli. Il prétendait ne rien savoir un jour et tout connaître le lendemain. Mes chevaux n'entrent jamais dans le même flot, disait-il. La jeune épouse décédée, il cacha ses amours pour une autre de longues années, dans la mesure où le secret était connu de tous. Son second mariage le ruina.

Tout rit, disait-il, mais il n'était précisément pas drôle. Son enseignement, qui n'en était pas un comme on le verra, ne nous est parvenu que par bribes. Les seules pages qu'on lui connaisse tiennent dans un carnet de bord qu'il rédigea aux alentours du charnier de Verdun dont l'odeur a passé mais qui dut être aussi révoltante que lors du curage de la fosse, chez lui. Un fait architectural doit être ici noté : les fermes du pays, les plus cossues comme les plus misérables, étaient arrangées autour du fumier. Si le parfum des étables et des écuries n'avait rien d'insupportable, l'auteur de ces lignes a pu constater dans sa prime jeunesse que le purin tiré des soues répugnait, et que le curage de la fosse humaine n'était décidé qu'à la toute dernière extrémité. À ces occasions, Charles le Brasseur grommelait que si tout finissait en fumet, on parvenait encore à s'y reconnaître ; l'œil et l'oreille s'y perdent, ajoutait-il, le haut-le-cœur ne s'y trompe pas.

N° d'éditeur : 2108
N° d'édition : 168608
N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : juin 2009
Imprimé en France



Dominique Meens
Aujourd'hui ou jamais

Cette édition électronique du livre
Aujourd'hui ou jamais de DOMINIQUE MEENS
a été réalisée le 08 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2009
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846823272)
Code Sodis : N47122 - ISBN : 9782818012529
Numéro d'édition : 168608